

FESTIVAL « SA M'AIM » 2014

Centre Culturel Lucet Langenier à Saint-Pierre.

La « **Tribune des Tréteaux** » s'était glissée parmi les spectateurs...

« Liberté », trois syllabes, un mot simple, mais un concept si complexe : « Liberté, liberté chérie, que de crimes sont commis en ton nom. » Madame de Staël en savait la beauté et la violence : être libre est une quête et une conquête. Et nous ne pouvons que rendre hommage à tous les combattants, les Résistants, morts pour cet idéal.

Qu'en est-il lorsqu'elle est accordée par l'Assemblée et annoncée enfin comme un droit, après des siècles d'esclavage, de servage, après des années aussi de lutte en marronnage, dans une île lointaine, notre île, l'île Bourbon ?

C'est ce moment violent et formidable de l'accession à la Liberté que la « Compagnie du Grand Chemin » aborde dans la pièce « Mulâtre », écrite et mise en scène par Lou Andy-Marine.

On entend des cris de joie, on scande le nom de Sarda Garriga, une exaltation festive a envahi la salle, et surgit le héros, Tao, courant depuis le fond du théâtre et exultant : « On est libre de décider. ».

C'est la fin des maîtres autoproclamés, la fin d'un pouvoir inique ; et se déchirent l'horreur des bateaux négriers, du *chabouk* sanglant asséné sur des dos épuisés par les commandeurs et aussi la hantise du travail forcé dans la *kann*. Mais chacun a un passé particulier et chacun, dans sa douloureuse unicité, va appréhender ce moment historique exceptionnel.

Sur la scène la petite case en paille rappelle les « calbanons » insalubres et miséreux réservés aux asservis ; en face, se dresse un mur blanc étincelant : la porte et les volets sont peints d'un rouge brun sang de bœuf et les lambrequins viennent décorer le toit de la demeure des maîtres. Du papier kraft froissé, un rameau de feuilles sèches, et la savane ouvre à l'évasion.

Tao est le fils de Mama, emblème iconique du dévouement, qui a eu cet enfant après avoir été acquise et violée, soumise au « droit de cuissage » du Blanc investi de tous les pouvoirs décidés comme incontestables. Elle est aussi la nourrice qui a élevé Mahé, la fille légitime de la maison domaniale. Mama est aimante, elle est le pardon, la patience, au sens fort du terme, elle a supporté, subi, souffert sans émettre de plainte.

Festive et sensuelle, apparaît la jeune promise de Tao, qui l'invite à la célébration de cette liberté neuve, possibilité d'être soi, de jouir de la vie, du présent et peut-être d'envisager un avenir à deux, un amour au plaisir sans entrave.

Mais la réalité n'est pas aussi simple : l'esprit de vengeance gronde, l'action contre les oppresseurs se fait dans la destruction et dans un esprit neuf de révolution ; on met à mort les symboles du pouvoir, on viole les femmes blanches interdites. Abolition du Code noir, constitution de groupes armés, l'heure est aux règlements de comptes d'homme à homme, d'égal à égal.

Seul Tao s'interroge vraiment : que va-t-on faire de cette Liberté ? Comment l'appréhender ? Comment la vivre ? Comment la répartir ? Tao incarne le tourment de celui qui appartient à une double ascendance : il est « blanc » par son père et aime Mahé comme un frère, il est « noir » par sa mère bafouée. Et beaucoup le soupçonnent de possible trahison : « *Lé un rézonèr, kom in blan... li va lèss a nou tombé, li na pa la koulèr liberté.* »

Cette suspicion roule dans les esprits en cyclone de questions. Le dénouement viendra de Mahé, elle a trouvé un document signé de son père, le maître assassiné : la plantation est léguée à Tao ; l'île Bourbon s'appartient. La terre est entre les mains de ceux qui l'ont abreuvée de leur sang.

Le thème est magnifique ; l'aborder encore et encore reste une nécessité, c'est un devoir de mémoire en hommage à tous les « damnés de la terre » qui ont combattu pour que leur identité soit enfin reconnue.

Cependant, la pièce est rapide et l'ensemble court sur la réflexion en saynètes trop brèves. Attardons-nous sur les affres de l'appartenance, sur la quête du moi profond ; le festif et le fond de violence vengeresse s'opposent dans l'écriture en manichéisme gênant. On aurait souhaité que le temps s'arrête en dialogues approfondis. On aurait aimé que les mots fabriquent d'autres mots, dans des développements argumentés.

Ecrire une pièce de théâtre est très complexe. La représentation semble ici survoler des données essentielles dans une succession de situations précipitées. Par voie de conséquence, le jeu des comédiens est retenu, il ne peut s'installer dans l'émotion ; il y a trop d'entrées et de sorties de scène.

Mais comment ne pas encourager un tel élan passionné ? Il faut absolument continuer à jouer cette pièce qui s'étoffera d'elle-même et où chaque comédien trouvera la dimension propre à son rôle. C'était une première fois pour pas mal de membres de la troupe : tout reste à faire pour bien s'installer dans ce texte de théâtre et on fait confiance à cette jeune compagnie !

Nous vous reverrons avec plaisir ! Nous serons là. Alors, continuez, surtout, continuez !

Halima Grimal